
Les Pyrénées-Orientales face au liège : se tourner vers la forêt ou vers l'atelier ?

Véronique Moulinié



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/insitu/3233>

DOI : 10.4000/insitu.3233

ISSN : 1630-7305

Éditeur

Ministère de la Culture

Référence électronique

Véronique Moulinié, « Les Pyrénées-Orientales face au liège : se tourner vers la forêt ou vers l'atelier ? », *In Situ* [En ligne], 8 | 2007, mis en ligne le 01 mars 2007, consulté le 14 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/insitu/3233> ; DOI : 10.4000/insitu.3233

Ce document a été généré automatiquement le 14 novembre 2019.



In Situ Revues des patrimoines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Les Pyrénées-Orientales face au liège : se tourner vers la forêt ou vers l'atelier ?

Véronique Moulinié

Un grand nombre de photographies a été gracieusement fourni par la Fédération Française des Syndicats du Liège.

Nous tenons ici à remercier Madame Yvette Thévenet pour ses précieux conseils.

Site Internet : <http://www.federation-liege.fr/>

Figure 1



Bouchons et bondes. Moulinié, Véronique

© Moulinié, Véronique, 2003.

Figure 2



Bouchons finis. Fédération Française des Syndicats du Liège

© F.F.S.L.

- 1 Les observateurs qui, dans la première moitié du XXe siècle, s'intéressent à l'industrie du bouchon de liège (**fig. n° 1, n° 2**) sont unanimes à reconnaître que deux départements occupent une place importante : les Pyrénées-Orientales, dans les Aspres et les Albères, et plus encore le Lot-et-Garonne, en Albret. Mais, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, les nuages noirs s'amoncellent dans le ciel de Mézin, petite bastide lot-et-garonnaise, longtemps qualifiée de " capitale du bouchon de liège ", du fait de la concurrence du plastique et des bouchons de la péninsule ibérique, et de la perte des suberaies d'Afrique du Nord qui fournissaient l'essentiel de la matière première. Ateliers et usines ferment ou partent s'installer ailleurs. C'est cette bastide qui a fait l'objet d'une première étude au cours des années 1990. La patrimonialisation a suivi de près la fermeture des ateliers et des usines¹. Les anciens bouchonniers avaient alors retroussé leurs manches, restaurant machines et outils, créant ainsi un musée du bouchon² dont ils ont longtemps été les conservateurs et les guides. Un musée du bouchon et non un musée du liège, la nuance est d'importance. En effet, ici, l'accent est largement mis sur le processus de production sur l'aspect artisanal et industriel, délaissant totalement le chêne-liège (**fig. n° 3, n° 4, n° 5**).

Figure 3



Tri optique du corps du bouchon. Fédération Française des Syndicats du Liège
© F.F.S.L.

Figure 4



Tri manuel des bouchons. Fédération Française des Syndicats du Liège
© F.F.S.L.

Figure 5



Marquage des têtes de bouchons. Fédération Française des Syndicats du Liège
© F.F.S.L.

- 2 Quelques années plus tard, l'ethnologue, auteur de ces lignes, est à nouveau sollicitée pour un travail de recherche sur "le liège" dans les Pyrénées-Orientales, où un mouvement de patrimonialisation s'est également amorcé, ce département possédant lui aussi son musée du liège. Pourtant, là s'arrête la comparaison. Ici, la production ne se conjugue pas seulement au passé. Si, à Mézin, elle a disparu depuis longtemps, elle est toujours présente et prospère dans les Pyrénées-Orientales. Des leaders européens du bouchon y côtoient des ateliers qui, pour être de taille plus modeste, n'en sont pas moins performants.
- 3 Des suberaies (**fig. n° 6**) sont encore exploitées, fournissant ainsi une matière première "locale" aux bouchonniers.

Figure 6



Suberaie. Moulinié, Véronique

© Moulinié, Véronique, 2003.

- 4 Un Institut Méditerranéen du Liège a même ouvert ses portes au milieu des années 1990, à Vivès, petit village des Aspres. Il organise, tous les deux ans, une grande manifestation exclusivement consacrée au liège, Vivexpo. Des producteurs, un musée, un Institut, la situation est donc radicalement différente. Cette cohabitation sur un même terrain entre patrimonialisation et persistance d'une industrie florissante justifiait une recherche. Comment ces deux aspects s'articulent-ils ? Telle était du moins la question que l'on pouvait spontanément se poser.
- 5 Il convient d'apporter tout de suite une précision d'importance : si l'industrie du liège est ancienne dans ce département, elle n'a guère, jusqu'à une date récente, suscité d'intérêt³. Ainsi au XIXe siècle, les voyageurs qui parcourent les Pyrénées-Orientales n'en font jamais mention dans leurs récits ; les administrateurs qui ont la charge de ce territoire ne lui accordent aucune place dans leurs mémoires ; les enquêtes sur les forêts l'ignorent, tout comme celles portant sur l'industrie et l'agriculture. Il ne faut pas se méprendre sur le sens de cette affirmation : l'industrie du liège est ancienne, des textes en témoignent mais elle ne retient guère l'intérêt. On ne la met jamais en avant. Certes, des agronomes tenteront d'attirer l'attention sur cette production, louant ses nombreuses qualités, tant économiques qu'écologiques, appelant au développement des suberaies. La presse parisienne, au milieu du XIXe siècle, lui ouvre, à plusieurs reprises, ses colonnes. Ainsi, *Le Magasin Pittoresque* lui consacre au moins trois articles en 1851, 1852 et 1856. *L'Illustration*, en août 1855, propose à ses lecteurs un véritable reportage sur " L'exploitation du liège et la fabrication des bouchons ", où le texte s'appuie sur les nombreuses gravures de Letuaire. Mais rien n'y fera. Le liège restera pendant longtemps comme " invisible " aux yeux des acteurs locaux. Seuls mines, vins et eaux thermales sont inlassablement loués comme les seules richesses de ce département. Une indifférence que l'on retrouve dans le domaine littéraire. Dans ses romans, l'écrivain catalan Ludovic Massé préfère mettre en scène des vigneron ou des

forestiers que des bouchonniers. Sa *Terre du liège* qui, portée par le récent intérêt pour le liège, vient d'être rééditée⁴, n'est pas l'épopée d'une famille de bouchonniers mais une somme de ces grandes histoires dont il a été nourri, enfant, et dont certains personnages deviendront les héros de ses romans, tels l'inquiétant Galdaras, les non moins inquiétants Trabucayres, etc. Ce n'est qu'au cours de ces quinze dernières années que le liège a soudain fait irruption sur le devant de la scène.

“ Machine à patrimoine ”

- 6 L'artisan de ce retour en gloire dans les Pyrénées-Orientales est notamment l'Institut Méditerranéen du Liège (IML)⁵. En 1992, un colloque est organisé, à l'initiative de la Direction Départementale de l'Agriculture et de la Forêt des Pyrénées-Orientales, du Syndicat des Propriétaires Forestiers et de la Municipalité de Vivès, où se déroule la rencontre. Elle réunit tout ce que le monde du liège compte de sommités. Français mais aussi Portugais, Espagnols, Algériens et Marocains sont là. Techniciens, industriels, directeurs, administrateurs de centres de recherche, privés ou publics, tous se donnent un même but, que résume le maire de Vivès, Jacques Arnaudès : “ Nous sommes tous là pour nous motiver, plus que jamais, pour la sauvegarde de nos suberaies et leur mise en valeur. Il faut que pour de longs siècles encore elles puissent nous offrir ce noble produit, inimitable pour ne pas dire irremplaçable, qu'est le liège ”⁶.
- 7 Créé l'année suivante, l'Institut Méditerranéen du Liège va tenter de mener à bien cet ambitieux programme. La tâche n'est pas mince car la situation de la suberaie catalane est alors présentée comme catastrophique. Considérée comme non rentable, elle a été délaissée, la broussaille a gagné⁷. Depuis longtemps, l'écorce n'est plus récoltée, le liège mâle, brûlé ou encore surépais n'a pas été prélevé, repoussant encore tout espoir d'exploitation viable⁸. Du reste, pourquoi se serait-on préoccupé d'une matière première dont le marché semblait, pour bien des propriétaires, à la fois étroit, totalement désorganisé et on ne peut plus opaque ? L'Institut a très bien compris que l'on ne pouvait songer à une “ sauvegarde ” des suberaies sans leur offrir des débouchés économiques intéressants. C'est pourquoi il s'attache à apporter une aide particulièrement soutenue en matière de commercialisation : aide à la gestion, à la récolte, à la vente, organisation du marché, etc. Mais il travaille aussi en amont, multipliant les études sur la suberaie, réalisant un guide à l'usage des propriétaires, initiant et accompagnant des actions de réhabilitation et de plantation, offrant aide et conseils en tous genres aux subériculteurs. Il se donne ainsi ouvertement des objectifs techniques et économiques. Et le président de l'Institut, Jacques Arnaudès, ne cesse de le répéter : il s'agit de replacer la suberaie dans un circuit économique où elle retrouvera toute sa rentabilité, seul gage de sa pérennité. Le reste ne serait que littérature inutile. On ne se soucierait pas ici de sentiment mais d'argent. En apparence du moins.
- 8 En effet, l'auteur anonyme du préambule au colloque fondateur de 1992 a d'étranges accents, des envolées presque lyriques : “ Nous qui aimons la forêt méditerranéenne, celle de Ludovic Massé, de Vicens Gironella et de François Pous⁹, nous sommes certains qu'elle a une âme. Et qu'elle est fière, une fois de plus, de ceux qui l'aident à grandir, [...], des hommes pétris de la terre du liège et de toute sa convivialité. [...] Et Vivès affirme sa vocation de “ terre vive du liège ”, ce terreau où les paysans, gens laborieux du pays, enracinent la forêt des générations futures ”¹⁰. Voici les écrivains et les artistes

conviés à la réflexion tout comme les “générations futures” ! Sous couvert de rationalité économique se dessinent, en ombre chinoise, d'autres silhouettes, celles du patrimoine et de l'identité catalane. Et les grands mots ne tardent pas à être prononcés. Ainsi, dans l'*Info-Liège*¹¹ de l'automne 2001, Jacques Arnaudès qualifie-t-il la suberaie de “patrimoine forestier qui représente l'identité de notre terre catalane”¹². En fait, au-delà des aspects techniques et économiques, l'IML est bien une machine à fabriquer du patrimoine. Et l'on ne sera guère étonné d'apprendre que la recherche, dont les pages qui suivent sont le résultat, a été initiée par cet institut qui, suivant une perception commune de l'ethnologie, souhaitait une collecte auprès des “anciens”, des savoirs et des gestes, considérés comme en grand danger de disparaître. Du reste, les techniciens qui se sont succédé au sein de l'institut ont tous affirmé avoir caressé ce projet, sans en avoir l'opportunité et le temps. Ils se sont alors contentés de longs entretiens avec les plus âgés des subériculteurs. Mais ces entretiens n'avaient rien d'anodines discussions. Ils ont exercé une influence certaine sur leur statut. Grâce à eux, ces techniciens, dont le savoir vient parfois s'opposer au savoir “traditionnel”, se sont ainsi posés en “successeurs” et “perpétuateurs”.

- 9 Il convient d'analyser, à grands traits faute de place, les ressorts de ce “retour du liège” et ses raisons.

Le choix de l'arbre

- 10 Le terme d’“Institut Méditerranéen du Liège” est assez vague. Que faut-il entendre par “liège” ? L'écorce d'un arbre bien singulier qui accepte, sans coup férir, qu'on le dénude ? Ou la matière première d'une industrie qui fournit au vin son allié ? (**fig. n° 7, n° 8, n° 9, n° 10, n° 11**)

Figure 7



Chêne-liège écorcé. Moulinié, Véronique
© Moulinié, Véronique, 2003.

Figure 8



Détail du tronc d'un chêne-liège écorcé. Moulinié, Véronique
© Moulinié, Véronique, 2003.

Figure 9



Chêne-liège écorcé. Moulinié, Véronique
© Moulinié, Véronique, 2003.

Figure 10



Limite du levage de l'écorce d'un chêne-liège. Moulinié, Véronique
© Moulinié, Véronique, 2003.

Figure 11



« Couronne » d'un tronc de chêne-liège écorcé. Moulinié, Véronique
© Moulinié, Véronique, 2003.

- 11 Et la question n'est pas simple formule de rhétorique car, rappelons-le, au colloque fondateur, participaient aussi bien des industriels du liège que des spécialistes de la forêt. L'IML a-t-il poursuivi ce programme global ou s'est-il, en quelque façon, "spécialisé" dans l'une ou l'autre direction ? Un simple coup d'œil à son organigramme apporte un début de réponse. Sur les neuf administrateurs, on ne trouve aujourd'hui qu'un représentant des industriels. Et aucun ne figure au sein du Comité scientifique et technique. Ce que l'organigramme laisse supposer est confirmé dans la façon dont Jacques Arnaudès raconte l'histoire de Vivès, dans le discours d'ouverture de Vivexpo 1992.
- 12 *" Vivès, ce petit village des Aspres datant du XII^e siècle, est à 160 mètres d'altitude et sa superficie communale est de 1200 hectares. Les deux tiers de cette superficie sont constitués de forêts de chênes-lièges. Jusqu'en 1950, ses principaux revenus étaient le liège, le bois et l'élevage. Aujourd'hui, l'agriculture s'est diversifiée, et l'on y produit d'excellents vins apéritifs, digestifs et vins de table, ainsi que de succulents fruits, particulièrement des cerises. Sa gastronomie, purement catalane, est renommée. Mais, si ce village est petit et pauvre, ses habitants, pour la plupart des Catalans aux racines profondes, mettent un point d'honneur à le conserver propre, accueillant et agréable pour les visiteurs.*
- 13 *Au cours de votre visite, dès que vous sortirez du village, vous vous retrouverez dans les suberaies qui ont été touchées par le terrible incendie de 1976, qui ravagea 12 000 hectares dans les Aspres. Dans notre région toutefois, les chênes-lièges ont résisté à ce sinistre, et ont reverdi aussitôt. Ils attendent maintenant qu'on vienne les débarrasser de cette écorce brûlée qui leur sauva la vie, afin de produire une nouvelle écorce qui, espérons-le, produira dans une douzaine d'années des bouchons de qualité, pour des vins et des champagnes de qualité.*
- 14 *Vivès est certainement un des plus petits villages subériques français, brûlé à 90 %, mais c'est Vivès qui accueille dans ses murs les plus grands producteurs mondiaux. Cet événement est à la fois un paradoxe et un symbole. "*¹³
- 15 Voilà bien qui confirme le qualificatif de " capitale du liège " que le maire lui a donné. Vivès, village agricole, vivant pauvrement du produit de ses champs et de ses suberaies, telle est l'image qu'il met en place. Cependant, si l'on est un peu curieux, et si l'on feuillette le *Bulletin de Conjoncture Economique* de 1976, on est pour le moins étonné d'une telle définition. Ce numéro s'attache tout spécialement à la place des " Forêts dans les Pyrénées-Orientales ", analysant la situation des scieries et exploitations forestières, des menuiseries et ébénisteries, des fabriques de meubles et enfin de l'industrie du liège. Concernant cette dernière, quatre sites sont identifiés comme particulièrement importants : L'Ecluse-Le Perthus, Canohès-Pollestre, Villemolaque-Tresserre et... Vivès¹⁴ (Llauro et le Boulou-Ceret s'y ajoutent aujourd'hui). Vivès était donc un village bouchonnier, comme bien d'autres dans les Aspres. Comment comprendre que ce " détail " n'ait fait l'objet d'aucune mise en valeur ? Comment se fait-il que personne n'ait songé à exhiber ce passé industriel, comme d'autres l'ont fait, dans des publications locales¹⁵ ? Comment, alors que la présence de l'industrie bouchonnière à Vivès est affirmée dans les archives, élément dont on est généralement friand lorsqu'il s'agit de " faire du patrimoine ", comment expliquer l'absence de mise en valeur des ateliers ? Pourquoi n'a-t-on pas restauré l'un d'entre eux ? Il ne manque certainement pas d'exemples dans le village. Pourquoi avoir choisi d'installer une charrette lourdement chargée de planches de liège à l'entrée de Vivès ?

- 16 Ce n'est certainement pas le fait du hasard ou d'une méconnaissance mais d'un choix. Passer sous silence les ateliers et mettre en majesté une charrette de liège, c'est choisir un patrimoine et une identité. C'est à imposer et faire vivre cette définition du local que s'attache désormais l'IML. Et il ne ménage pas ses efforts pour faire exister cette association entre un lieu et une essence.

Clichés

- 17 De la suberaie, le chêne-liège a peu à peu gagné l'espace urbain. Sous diverses formes. Ceux qui bordent les routes et les avenues sont aujourd'hui savamment entretenus, leur écorce levée¹⁶. Certains ronds-points ont été plantés de jeunes plants de *Quercus suber*, parfois accompagnés d'une carriole, chargée de planches de liège. Quant à l'école du Boulou, elle ne porte pas le nom d'une personnalité locale ou nationale comme il est d'usage ; son nom est pour le moins original : "La suberaie". Mais n'est-elle pas précisément la gloire locale ? Joignant le geste aux mots, l'école a participé à la vaste opération de replantation qui a suivi un important incendie aux portes du Boulou. Les journaux locaux ont largement relayé l'événement, vantant les mérites de ces écoliers qui, bottes aux pieds et pelle à la main, s'impliquaient eux aussi dans la perpétuation de la précieuse suberaie.
- 18 La presse nationale¹⁷ est, elle aussi, largement impliquée dans la diffusion de ce rapport singulier. Ainsi, dans son numéro de juillet-août 2004, *Pyrénées Magazine* consacre une double page au "Chêne-liège, l'arbre passion". Le touriste sportif et curieux, à qui s'adresse de préférence cette publication, trouve dans l'article tout ce qu'il lui faut pour épancher son éventuelle soif de découverte : l'adresse du musée du liège de Maureillas-Illas, celle d'un mas qui a réhabilité sa suberaie et l'ouvre au public, enfin l'itinéraire pour une randonnée familiale à l'ombre des chênes-lièges. La photographie d'un beau spécimen, sur fond de collines boisées, et celle d'un tas de planches achèveront sans doute de convaincre le lecteur que le chêne-liège est bien le maître, le seigneur de ces forêts catalanes. Dans *Village Magazine*, revue nationale à usage des citadins, vantant les mérites de la vie au grand air, leur proposant, en sous-titre, de "construire sa vie à la campagne", on découvre, en 2003, cinq pages consacrées à l'arbre-écorce : en couverture de l'article et en pleine page, un technicien de l'Institut Méditerranéen du Liège portant une planche de liège sur l'épaule¹⁸. Les autres illustrations sont dans le même esprit. On y voit le même technicien, agenouillé près d'un chêne, hachette à la main gauche et main droite jaugeant l'écorce, sous le regard de deux confrères. Une autre image présente trois hachettes avec, pour présentoirs, des planches de liège. Des usages de ce dernier, on ne verra que les statues de François Pous. Pas le moindre bouchon. Cette iconographie, qui fait la part belle à l'arbre, au détriment de l'industrie, est relayée par le texte qui débute ainsi : "Arbre emblématique des Albères et des Aspres, le chêne-liège est un symbole dans la région. Il serait apparu dans ce coin de Catalogne, entre Pyrénées et Méditerranée, plus de 6 000 ans avant Jésus-Christ. Dès l'Antiquité, les populations du pourtour méditerranéen s'intéressent à cette écorce si particulière"¹⁹. L'essentiel de l'article est consacré à la forêt et à l'écorçage ; quelques lignes à peine sont réservées à l'industrie bouchonnière, pour évoquer son déclin ou du moins ses profondes transformations²⁰. Enfin, le plus saisissant figure sans doute dans *L'Accent catalan*, la revue du Conseil Général des Pyrénées-Orientales, en 2002. C'est dans la rubrique "Economie" qu'il faut aller chercher l'article intitulé "le chêne-liège,

un arbre étonnant ". Il n'y a donc pas lieu d'être surpris qu'on l'ait illustré d'un plan rapproché du tronc dépouillé d'un chêne-liège, pris au niveau de la " couronne " c'est-à-dire à l'endroit où l'écorce a été coupée.

- 19 Que les autres illustrations traitent exactement du même thème ne choque pas : une photographie figurant des troncs à peine levés, une autre présentant un tas de planches, et puis encore un plan rapproché du geste du leveur, ses mains s'activant entre écorce et " picasse " ²¹, une autre où l'on voit la planche à peine arrachée posée au pied de l'arbre dépouillé, une dernière qui présente un gros plan de l'écorce. Mais le plus étonnant est de constater que le petit article consacré aux bouchonniers est illustré non pas d'une scène d'atelier mais d'une scène de levage ! Dans ces pages, non plus, pas le moindre bouchon !
- 20 Le chêne-liège, arbre emblématique des Albères et des Aspres ? L'affirmation fait sourire, lorsqu'on songe que cet " emblème " ne semble pas avoir intéressé grand monde jusqu'à une époque très récente. Mais cette façon de procéder, qui place le chêne-liège au premier plan dès qu'il est question du Roussillon et notamment de ses espaces boisés, porte bel et bien ses fruits. On ne prendra qu'un exemple, ô combien significatif. Lorsque Michel Noël, chercheur au CNRS et spécialiste de la forêt méditerranéenne, publie *L'homme et la forêt en Languedoc-Roussillon*, c'est une photographie de chênes-lièges, bien embroussaillés, qui figure sur la couverture, alors même que cette essence n'occupe qu'une petite part de la réflexion ²².
- 21 Cependant, on n'aura pas manqué de remarquer que, dans ces clichés, ces articles, l'arbre est rarement seul ; souvent se tient à ses côtés, un homme, hache à la main ou planche sur le dos, le " leveur de liège ".

Un homme et sa passion

- 22 Reconnaissons-le, ce dernier est indissociable de l'industrie du liège. Il a toujours fallu aller en forêt arracher l'écorce (**fig. n° 12, n° 13, n° 14, n° 15**).

Figure 12



Opération de levage du liège. Fédération Française des Syndicats du Liège
© F.F.S.L.

Figure 13



Mise en tas des planches de liège après la levée. Fédération Française des Syndicats du Liège
© F.F.S.L.

Figure 14



Transport des planches de liège sur une remorque. Fédération Française des Syndicats du Liège
© F.F.S.L.

Figure 15



Tri des planches de liège. Fédération Française des Syndicats du Liège
© F.F.S.L.

- 23 Cependant, ces dernières années, il semble bien que l'on assiste à une transformation radicale de l'image de ce geste et de celui qui le pratique. On peut raisonnablement penser que le levage ne fut jamais un " métier " à part entière mais au mieux une activité pratiquée par les propriétaires de suberaies eux-mêmes et à ce titre s'inscrivant dans la longue série des travaux forestiers. Réalisé dans des conditions difficiles, dans les sous-bois, souvent à flanc de montagne, sous un chaud soleil²³, sous l'attaque des insectes qui habitent la forêt, ce travail fatigant était plus volontiers confié à des journaliers, que l'on recrutait au sein du village ou que l'on faisait venir d'autres régions, de la péninsule ibérique voire du Maghreb. Un métier peu valorisé, voire dévalorisé²⁴. A tel point que rares sont ceux qui, tout au long du XIXe siècle, jugeront cette activité digne d'un coup de crayon²⁵. Cependant, à l'instigation de l'IML, l'image du leveur tend à se modifier.
- 24 Face à l'intérêt nouveau que certains propriétaires accordent à leur suberaie, il faut trouver des leveurs. Or, il n'y en a plus guère. Il convient donc d'en former. Un accord a été passé avec un lycée agricole, qui a inscrit les questions subéricoles, et notamment la récolte de l'écorce, dans son enseignement. C'est que l'IML veille scrupuleusement, la place et le statut du leveur étant devenus des enjeux considérables pour ce " retour " du liège qui, pour impliquer la question économique, ne la dépasse pas moins de toutes parts. Cette relance d'un savoir-faire, quelque peu délaissé, se double aujourd'hui d'un volet discursif, dont le rôle ne doit pas être négligé.
- 25 Et ce travail est engagé dès le colloque fondateur de 1992, au cours duquel un industriel et non des moindres, Augustin Sabaté, alors PDG de la grande bouchonnerie locale, vante en ces termes les métiers du liège : " *Le fait que des générations de " liégeur " aient*

appris et transmis le travail du liège, fait que ce métier est encore un des rares vrais métiers dans le monde ”²⁶. Les mots sont forts. Fini le petit métier méprisé. Il devient le symbole de la transmission, de l’“ authenticité ”, avec tout le flou qui entoure cette notion. Neuf ans plus tard, l’*Info Liège* de 2001 est entièrement consacré à l’écorçage. Il y est évidemment question de technique : quels gestes pratiquer, quels outils utiliser, comment éviter les blessures. Mais, sous couvert de donner des conseils sur la façon de “ faire ”, c’est un discours sur la façon “ d’être ” et de se définir qui transparaît. On ne manque pas de rappeler que “ lever du liège est un métier à part entière ”, qu’il faut, en toute situation, préférer “ l’éthique du leveur ”. Une “ éthique ” dont certains ne se soucieraient pas comme le rappelle Jacques Arnaudès dans son éditorial, qui apparaît comme très représentatif de ce changement d’image, promu par l’IML. Ne lésinant pas sur les mots pour tonner contre “ certaines personnes intentionnées ayant oublié les règles de “ bonne conduite ” de l’écorçage, et jetant par la même occasion, le discrédit ” sur cette profession, il vante “ ce respectueux et difficile métier de leveur de liège ”, “ ce métier (qui) ne s’improvise pas, (qui) demande beaucoup d’expérience et de pratique, mais (qui) exige aussi une certaine relation privilégiée entre l’homme et la forêt ”. En effet, “ les principes de base de l’écorçage ne sont pourtant pas très compliqués, il faut tout d’abord respecter la saison d’écorçage, mais aussi et avant tout respecter l’arbre et les hommes qui le travaillent correctement ”²⁷. Et dans l’*Info Liège* suivant, on n’hésite pas à parler de “ l’art de la levée ” et de “ l’esthétique du travail ”²⁸ ! Il suffit d’écouter les leveurs, formés par l’IML, comme l’a fait l’ethnologue, pour voir combien ils se sont approprié ce discours, qu’ils relaient et diffusent.

- 26 Intéressons-nous à nouveau à l’article de *Village-Magazine*, déjà évoqué. Le journaliste se plaît à rapporter les propos de ses interlocuteurs, techniciens à l’IML, à propos de l’écorçage. “ *On ne s’improvise pas leveur* ”, affirme l’un tandis qu’un autre assure : “ *C’est un métier pour passionnés, le travail dans la chaleur est pénible, mais à 5 heures du matin quand on pénètre dans la forêt avec toute l’équipe, sans bruit de tronçonneuses, le chêne fraîchement écorcé dégage des odeurs de tanins exceptionnelles* ”²⁹. Ainsi, la pénibilité du travail semble ne plus compter, largement compensée par le plaisir d’être en forêt, auprès de l’arbre. Le savoir-faire technique reste indispensable mais il n’est rien si ne s’y ajoute pas une autre dimension, essentielle mais bien plus difficile à définir : une “ certaine relation privilégiée ”. C’est que désormais les valeurs mises en avant pour être un leveur reconnu et sollicité ne sont plus rendement, âpreté à la tâche, cubage de liège levé mais “ amour ”, “ passion ”, “ respect de l’arbre ”. Etre leveur aujourd’hui, cela ne signifie pas seulement “ arracher ” avec le plus grand soin possible l’écorce qui sera transformée en bouchon mais c’est également prendre en charge cette rhétorique, cette posture, endosser et perpétuer l’idée qu’il y a là un geste singulier, un geste qui dépasse largement l’horizon des savoirs et des techniques. Ici, le geste ne vaut que s’il est accompagné du discours sur ce si singulier rapport entre l’homme et l’arbre.
- 27 Et c’est un ancien technicien de l’Institut qui en fournit la preuve la plus surprenante, apportant du même coup une contribution fort efficace à cette nouvelle image du leveur. Dans l’*Info-liège* (n° 8, 2001) on publie une de ses “ poésies ” intitulée “ l’âme du leveur du liège ”. Superposés, le texte et une photographie d’un leveur dont les qualités sont unanimement saluées, en maillot de corps, négligemment assis sur le sol, en une pose mélancolique : le poids du corps porte sur un bras, une jambe repose au sol, sur l’autre, repliée, le coude est posé, la main soutenant la tête. Une pose très affectée et calculée, dans des couleurs qui se voudraient sans doute sépia. Lisons le texte.

“ L’âme du leueur de liège

Alors que les premiers rayons de soleil réchauffaient à peine la fraîcheur de la nuit,
Que les étoiles disparaissaient sous la lumière du jour,
Il restait là quelques instants, pensif, auprès de sa Dame rouge,
Enivré par son corps à corps viril et sensuel, le leueur reprenait son souffle.
Dans cet assaillement mutuel, elle s’était offerte, laissée déshabiller par ses mains expertes.

De cet ébat, confiante, la belle a donné son intimité à celui qui l’a respectée,
Courtisant³⁰ puis chevalier servant, il a su la caresser de la sensibilité de son tranchant,
Susurrer de son soupir haletant, son envie d’effleurer, de la main seulement, sa chair rosée.

Lui, conquis par cet amour, a couronné la mère, la femme, car c’est Sa Reine.
Elle, maintenant à moitié nue, lui a laissé sa robe unique pour qu’il vive.
Encore humide, il émane les effluves de sa sève, elle s’abandonne dans l’air,
Laissant flotter dans le sous-bois son attente, désireuse déjà, d’être étreinte à nouveau.

Lorsque vous vous promenez sous la suberaie, lorsque vous partez avec le leueur,
Si votre cœur est ouvert, vous ressentez le frisson délicat de cette union
Car pendant un instant secret, un instant privilégié seulement,
Leur âme n’a fait qu’un dans l’Amour.

L’écôrçage est un travail d’homme parce que la Sureda est une Dame.
Dualité ineffable de l’existence de notre rêve Humain,
Réalité magique de la communion Universelle du Vivant,
Celui qui aime saura y reconnaître l’âme de l’Amour de la Terre-Mère.
Fabien - Juillet 2001. ”

- 28 Le levage de l’écorce est ici transformé en acte d’amour charnel. Force est de reconnaître que les “ mots ” de l’écorçage se prêtent magnifiquement à cette métaphore. Tous ceux qui se sont intéressés à ce geste n’ont pas manqué de relever l’ambiguïté des termes utilisés. “ Démascler ”, “ démasclage ” désignent le tout premier écorçage, au cours duquel on enlève le “ liège mâle ” pour que se développe ensuite le liège de production, traditionnellement appelé “ liège femelle ”. De plus, il faut constamment faire attention à ne pas “ toucher la chemise ” ou encore à ne pas “ blesser la mère ”. Mâle, femelle, démasclage, chemise, on est entraîné au cœur d’une situation sexée voire sexuelle. Cette dimension dont on rappelle à plaisir l’ambiguïté permet de sublimer - terme qu’il faut presque entendre dans son acception chimique - la figure du leueur : il n’est plus un simple travailleur des bois, il est devenu l’amoureux, l’amant de l’arbre.
- 29 Les belles photographies dans la presse, les discours enflammés et les poésies produisent ainsi une nouvelle image du leueur qui est régulièrement mise en scène à destination du public local au cours de Vivexpo, assurant ainsi son ancrage et sa diffusion. Cette biennale du liège est un événement double. La première partie consiste en un colloque à huis clos. La seconde, largement ouverte au public, est une sorte de foire où sont exposés artisanat local, matériel forestier, animaux de ferme, dont le point d’orgue est incontestablement le “ Concours de leveurs. ”
- 30 Au petit matin, candidats et spectateurs se retrouvent et partent en forêt. Chaque compétiteur se voit confier quelques arbres à écorcer. Le vainqueur n’est pas, comme le rappelle le présentateur, celui qui a fini le plus rapidement sans souci de la qualité mais celui qui a accompli le meilleur travail, un travail d’une qualité irréprochable. Des points seront retirés à ceux qui endommagent l’arbre ou n’attachent pas suffisamment d’attention à sa “ finition ”. Les candidats se mettent à l’œuvre, sous les

encouragements et les conseils de leurs supporters. Le trophée est ensuite remis au cours de l'apéritif qui clôt la manifestation (**fig. n° 16, n° 17, n° 18**).

Figure 16



Leveur de liège (Vivexpo 2004). Vivès (Pyrénées-Orientales). Trescases, M.
© Trescases, M., 2004.

Figure 17



Médaille du meilleur leveur de liège (Vivexpo 2004). Vivès (Pyrénées-Orientales). Trescases, M.
© Trescases, M., 2004.

Figure 18



Remise du prix du meilleur ouvrier leveur de liège (Vivexpo 2004). Vivès (Pyrénées-Orientales).
Trescases, M.
© Trescases, M., 2004.

- 31 C'est donc devant une assistance conséquente que le classement est annoncé, en grande pompe. Le vainqueur se voit alors remettre une récompense, toujours accompagnée de quelques mots enflammés et valorisants de Jacques Arnaudès. On peut sourire de cette

épreuve ; elle n'en reste pas moins d'une redoutable efficacité. Que le concours ait toujours été remporté par un leveur formé à l'IML ou du moins extrêmement proche de ce dernier est, en soi, très riche d'enseignement : c'est un modèle, celui de l'Institut, qui se diffuse et s'affirme ainsi. Mais, derrière l'exhibition d'un savoir-faire technique, c'est surtout de la mise en scène et de l'exhibition d'un symbole qu'il s'agit. Ce concours impose les nouvelles valeurs, la nouvelle déontologie de cette pratique, qui remplace désormais le rendement par l'esthétique et la passion. Il impose également le leveur de liège comme la grande figure de la forêt, celui qui la parcourt, pas tant pour en tirer profit que pour en assurer la sauvegarde et la pérennité. Il en est devenu le conservateur, en quelque façon³¹.

Menaces

- 32 Sans doute, cette mise en exergue du sublime leveur, agissant selon des techniques “ ancestrales ” n'est-elle pas inutile car elle est menacée de disparaître. En Espagne, on tente, depuis quelques années, de mettre au point une “ machine à écorcer ”. En 2001, dans *Info Liège*, on annonce qu'elle sera présentée, l'année suivante, lors de Vivexpo. Empruntons à ce bulletin de liaison la description de l'engin. “ Elle est constituée d'une “ scie sauteuse ” reliée à un ordinateur (porté sur le dos) qui, grâce à des capteurs localisés au niveau de la lame et une sonde plantée dans le liège au niveau du tronc de l'arbre, calcule la différence d'humidité entre le liège et l'assise subéro-phellodermique (qui constitue la mère), et donc indique à la lame de ne prendre en compte que la découpe du liège afin d'éviter de blesser la mère. ” Mais des questions importantes restent en suspens : la machine est électrique et nécessite soit un groupe électrogène, peu commode dans les suberaies, soit des batteries, ce qui en augmente considérablement le poids. Elle n'accomplit que la moitié du travail car il reste encore à décoller la planche du tronc, à l'aide d'un biseau, selon la “ vieille ” technique. Cependant, “ cette machine a l'avantage de pouvoir être utilisée par n'importe qui car elle ne demande pas autant d'expérience que la découpe réalisée à la hache ”³², lit-on dans l'*Info Liège*. Mais s'agit-il d'un avantage ou d'un inconvénient ? Tient-on vraiment, au sein de l'IML, à voir “ n'importe qui ” s'agenouiller près du précieux arbre pour lui prélever l'écorce ? On peut en douter.
- 33 Il n'en reste pas moins que le processus est lancé : la modernité est à l'étude. Et ce n'est pas un effet du hasard si le concours de leveurs n'a été initié qu'en 2000, non pas aux premiers temps de Vivexpo mais précisément au moment même où la nouvelle de la machine à lever le liège se répandait dans le petit monde des “ liégeurs ”. La levée du liège risque donc d'être mécanisée. Peut-être partira-t-on bientôt en forêt, l'ordinateur sur le dos, la sonde à la main, reléguant ainsi la “ picasse ” au rang d'objet obsolète, d'objet de musée. Face à ce “ spectre ”, l'Institut produit une autre image, totalement à contre-courant de ce progrès qu'elle accueille sans doute sans grand enthousiasme : celle du leveur “ traditionnel ”, aux gestes appris des aînés et aux outils “ ancestraux ”. On comprend alors la fonction du concours : c'est précisément au moment où ces savoirs et ces gestes sont menacés d'obsolescence qu'il convient de les sublimer et de les livrer à l'admiration de tous.
- 34 C'est également en relation avec cette machine à écorcer qu'il faut comprendre la publication, en 1999, d'un étonnant *Manuel didactique du leveur et de l'ouvrier spécialisé dans les travaux d'exploitation du chêne-liège*. Il était indispensable, assure-t-on, de se

doter d'un outil pédagogique efficace afin de former de nouveaux leveurs. Mais on ne peut s'empêcher de penser que la véritable justification de ce manuel est ailleurs. Ne sert-il pas, plus profondément, à coucher sur le papier ces gestes et savoir-faire que la machine à écorcer ne tardera pas à reléguer au rang de pratiques dépassées, à fixer, en quelque sorte, la tradition avant que celle-ci ne soit balayée par l'ordinateur³³ ? N'était-ce pas aussi ce qu'on attendait de la collecte de l'ethnologue ?

- 35 A l'inverse de l'Albret qui a opté pour une patrimonialisation de l'industrie, le Roussillon, sous l'influence de l'Institut Méditerranéen du Liège, a opté pour la patrimonialisation d'une essence, le chêne-liège, avec la relance d'une activité forestière et plus encore la "sublimation" de celui qui s'y consacre, le leveur de liège. La question bouchonnière, elle, n'a pas encore amorcé de "virage patrimonial", totalement appréhendée en termes purement économiques. Cette orientation orchestrée par l'Institut porte loin ses effets et trouve d'efficaces relais à l'extérieur, au cœur même du musée du liège à Maureillas-las-Illas, dont le propos a insensiblement mais résolument changé d'orientation.

Maureillas-las-Illas : de l'atelier à la forêt

- 36 Ce musée, créé lui aussi par d'anciens bouchonniers lorsque les ateliers ont fermé leurs portes, était initialement consacré à cette industrie ; il semble désormais porter son regard ailleurs. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer les deux plaquettes qu'il a successivement éditées.
- 37 Sur la plus ancienne, figurent en haut et en grosses lettres, "Maureillas-las-Illas" et, sous une photographie, en caractères plus petits, "musée du liège". Le propos est entendu : c'est bien le village qui se met en scène, en mettant l'accent sur sa principale activité artisanale. La photographie est celle d'une des salles d'exposition : d'anciennes machines sont alignées le long des murs ; devant elles, des planches de liège ; au centre de la pièce, un "canon" de liège, l'écorce d'un chêne prélevée dans son entièreté. Ce qui justifie sa présence, ce sont sans nul doute ses dimensions impressionnantes. Que lit-on dans la fiche explicative ? *"Le liège et le travail du liège étaient encore, il y a cinquante ans, la principale activité du village et faisaient vivre la moitié de la population"*. On prend acte de la disparition d'une activité dont le musée conserve le souvenir, moins pour d'éventuels visiteurs que pour "soi", pour les habitants de la commune.
- 38 Analysons le second dépliant, plus récent. En gros, en haut de la couverture, la mention "Musée du liège", puis en bas, en caractères beaucoup plus petits, "Maureillas-las-Illas". L'ordre des mots a été inversé et ce n'est pas fortuit. Ce n'est plus Maureillas-las-Illas ni l'artisanat bouchonnier qui est mis en avant mais le musée du liège et plus exactement le liège. En effet, la photographie de couverture a, elle aussi, changé. Exit la photographie de la salle du musée et de ses machines. Exit l'artisanat. Nous voilà transportés en forêt. Au centre de la photographie, un chêne-liège au tronc fraîchement écorcé. A sa gauche, un homme âgé, en pantalon de travail et maillot de corps, portant casquette, dégage d'une main une planche de liège, tandis que de l'autre il tient sa "picasse". A droite du tronc, un autre homme, âgé lui aussi, portant chemise claire et pantalon de travail, le corps plié, est occupé à nettoyer le pied de l'arbre à l'aide de sa hachette. La phrase, sur la couverture, qui se veut une incitation à la visite, met en scène le glissement qui s'est opéré au fil des ans : *"La découverte passionnante d'une matière noble et naturelle au cœur de sa région de production"*. Si l'arbre et le geste

d'écorçage figurent en première page, ils tiennent aussi le haut du pavé à l'intérieur du dépliant. “ Avec plus de 300 jours d'ensoleillement par an, les vastes forêts de chênes liège qui s'étendent autour de Maureillas-las-Illas, bénéficient de conditions écologiques parfaites ”. Considérations climatiques et végétales, l'accent est ainsi résolument mis sur la forêt.

- 39 Il serait excessif d'affirmer que le musée de Maureillas-las-Illas a totalement gommé la question bouchonnière mais il faut bien reconnaître qu'elle semble de plus en plus marginalisée. Ce qui était le musée d'une industrie disparue, celle du bouchon de liège, est devenu peu à peu le musée d'une matière noble, dont on découvre les multiples et insolites utilisations mais où le bouchon n'est plus en majesté. L'arbre cache désormais le bouchon.
- 40 Il convient, en dernier lieu, de s'interroger sur les raisons de ce choix de la forêt au détriment de l'industrie. Pour cela, il faut faire un retour en arrière d'une trentaine d'années.

Le chêne-liège, l'arbre qui enracine

- 41 En 1976, les Aspres sont parcourues par un important incendie qui, pendant plusieurs jours, ravage des milliers d'hectares et menace les villages. Les commentateurs, journalistes, “ érudits locaux ” et écrivains, ne tardent pas à mettre cette catastrophe au compte d'un double phénomène, symétrique et inverse : l'exode rural et le développement des résidences secondaires et plus généralement du tourisme de masse. Peu rentable mais exigeant des efforts importants, l'agriculture a été délaissée au profit d'autres activités, et ce d'autant que le tourisme semblait riche de promesses. La population a donc délaissé ces contreforts pour s'installer dans la plaine du Roussillon. Ou ailleurs. Abandonnés, les mas ont été rachetés, convertis en résidences secondaires, aux volets clos pendant de longs mois. Les espaces délaissés ont été rapidement envahis par la broussaille qui hâte la propagation des incendies, simplement parcourus par des promeneurs du dimanche, peu respectueux des lieux qu'ils traversent et souillent, dit-on. Le feu s'explique ainsi par le désintérêt des Catalans pour leur terre et leurs “ racines ”³⁴. Ce pénible constat établi, il faut y apporter des solutions.
- 42 Ne dispose-t-on pas, localement, d'un atout discret et bien oublié mais néanmoins très efficace ? Et c'est à n'en pas douter dans cette commotion née de l'incendie que le chêne-liège va opérer son retour en grâce. On va alors insister sur une particularité de cette essence, sa singulière résistance au feu et son aptitude à la régénération. Certes, après un incendie, les suberaies ont piètre allure ; le sous-bois a disparu, les arbres sont noircis, les feuilles ont brûlé. Mais ce spectacle ne serait que de courte durée. Alors que la plupart des essences sont mortes, les chênes-lièges, les moins atteints, ne tardent pas à reconstituer leur houppier, parant ainsi le flanc des collines d'un bel habit vert. La suberaie permet ainsi d'effacer rapidement les stigmates de la catastrophe. *Quercus suber*, victorieux des flammes, c'est l'argument de poids qui ne cesse d'être mis en avant pour soutenir les programmes de réhabilitation de la suberaie et appeler au développement de celle-ci. A condition, cependant, que des précautions soient prises : il faut les entretenir, couper les broussailles du sous-bois ou laisser ce soin à quelques animaux domestiques. Ce qui a un effet induit non négligeable : le liège ainsi produit est de bien meilleure qualité, assurant aux propriétaires un revenu supérieur.
- 43 Nous ne discuterons pas ces arguments écologiques. Cependant, il nous semble possible d'en faire une seconde lecture, plus ethnologique. Les Pyrénées-Orientales, comme tout

le littoral méditerranéen, sont une zone fortement attractive, aussi bien pour le tourisme que pour les nouveaux résidents. Longtemps cantonné à la frange balnéaire, le phénomène gagne maintenant ce qu'il est convenu d'appeler l'arrière-pays, et notamment les Aspres. Souvenons-nous des mots de Jacques Arnaudès, lors de Vivexpo 1992, décrivant Vivès comme peuplé de "Catalans aux racines profondes". Ils ne manquent pas d'étonner car la population locale est prompte à déplorer l'arrivée, prétendument massive, de nouveaux venus, diversement appréciés. Certes, ils restaurent les mas de manière irréprochable mais "ils achètent n'importe quoi à n'importe quel prix", dit-on, entraînant une forte hausse du marché immobilier. Les enfants des villageois, moins fortunés, ne pourraient lutter et devraient partir ou se contenter d'être locataires. Plus grave, certains "ne parlent même pas français", assure-t-on. La forêt est, elle-même, devenue le lieu d'usages et de loisirs nouveaux qui entrent en compétition avec les usages traditionnels. Un subéiculteur se plaignait ainsi des motocyclistes et des randonneurs qui empruntent ses pistes, parcourent ses bois. *"Pour eux, la montagne, ça appartient à tout le monde donc à eux. Mais pas au propriétaire ! Lui, il a rien à dire. Il existe pas ! Parce que c'est pas clôturé, ils peuvent pas comprendre que ça appartient à quelqu'un"*, affirmait-il avec amertume. Pour le dire autrement, la population locale est aux prises avec un fort sentiment de perte dont l'incendie de 1976 a été le catalyseur.

- 44 Le chêne-liège devient alors le moyen de se ressaisir de cet espace, aussi bien pratiquement que symboliquement. Planter des chênes-lièges qu'il faudra entretenir ou réhabiliter une ancienne suberaie, c'est, de façon très pragmatique, reprendre possession d'un territoire délaissé, y imprimer sa marque, sa présence. Mais c'est aussi exhiber son "identité catalane", en endossant et en perpétuant ce discours sur le lien entre l'arbre et le lieu dont on a dit, de façon trop brève, comment l'IML l'a mis en place. Etre subéiculteur ou leveur de liège, c'est affirmer que l'on est "Catalan", sans avoir à le formuler clairement. Or, les acteurs de ce retour du liège sont, en partie, des "nouveaux venus". Cependant, le paradoxe n'est qu'apparent. Fréquentant l'IML, portant en terre, sur leur parcelle, des glands ou de jeunes plants, participant aux travaux d'écorçage ou d'entretien, clamant à qui veut bien les entendre leur "passion" pour cet arbre singulier, dénonçant l'indifférence de ces "héritiers" qui laissent leur suberaie se dégrader, ils "s'enracinent" et "s'autochtonisent". Ils "font souche" à tous les sens du terme car, ils ne cessent de le rappeler, considérant le temps qui est nécessaire au chêne-liège pour devenir rentable, ils plantent "pour les générations à suivre". Ils deviennent ainsi, avec et grâce à leurs descendants, "Catalans". La boucle est bouclée. Et l'on comprend comment Jacques Arnaudès peut dire de ses administrés qu'ils sont "catalans aux profondes racines". Celles de l'arbre qu'ils défendent sont aussi les leurs.
- 45 On avait, en abordant ce terrain, imaginé que la présence de bouchonneries industrielles aurait été mise à profit dans le processus de patrimonialisation. Il n'en est rien. Pour autant, on l'a très bien compris, la question bouchonnière ne pouvait être d'aucune utilité face aux deux grandes questions que sont l'arrivée incessante de nouveaux venus et le sentiment de perte de maîtrise du territoire. Seule la patrimonialisation de l'arbre se donnait à penser comme un efficace moyen de lutte³⁵. Le patrimoine est bien un choix, dans une série de possibles, et les raisons de ce choix ne se comprennent que conjuguées au présent.

NOTES

1. Il existe encore une industrie du liège à Lavardac et à Barbaste mais elle ne concerne que le liège aggloméré, produisant des éléments aussi divers que des flotteurs pour la pêche ou des joints d'étanchéité.
2. Sur proposition du Haut Conseil des Musées de France et par arrêté du 29 août 2006, l'appellation " musée de France " a été attribuée au Musée du liège et du bouchon de Mézin (Lot-et-Garonne), ce qui constitue un label de qualité quant à l'intérêt public des collections qu'il conserve et à sa mission de valorisation : Musée du liège et du bouchon, Rue du Puits Saint-Côme, 47170 Mézin.
3. Cette cécité à l'égard du liège a fait l'objet d'une communication, lors de Vivexpo 2006. Le texte est disponible sur : <http://www.institutduliege.com/infoliege12/vivexpo2006.php>
4. C'est L'Amitié par le Livre qui publie l'ouvrage pour la première fois, en 1953. Il faudra attendre trente-et-un ans pour qu'une nouvelle édition ait lieu chez Le Chiendent, en 1984, et seulement seize ans pour une troisième édition, en 2000, chez un éditeur catalan, Trabucaire.
5. Mes sincères remerciements vont à tous ceux qui ont apporté leur concours à cette recherche, et tout particulièrement aux acteurs de l'Institut Méditerranéen du Liège qui ont accepté de me confier leur expérience et de m'accompagner dans les suberaies.
6. ARNAUDIES, Jacques. *Présentation. Les suberaies méditerranéennes*, in Actes du colloque Vivexpo 1992. **Forêt et Liège en Méditerranée**, Vivès, 1992, p. 4-5.
7. En 1971, un ingénieur forestier, Fernand Poirot, constate que "cet écorchement, qu'il s'agisse du démasclage ou de la levée du liège, le promeneur n'a plus guère l'occasion de la voir dans la région de Sorède (au pied des Albères). Le liège y est de plus en plus délaissé et les broussailles envahissent la forêt. La difficulté de trouver de la main-d'œuvre pour un travail saisonnier d'une part, et de l'autre, la concurrence du bouchon brut importé de l'Espagne voisine, ont porté un coup fatal à une exploitation qui fut jadis prospère." POIROT, Fernand. *L'exploitation des chênes-lièges dan la région de Sorède. Reflets du Roussillon*, Automne-Hiver 1971, 74, p. 19-24.
8. Pour faire des bouchons, ou tout autre chose, il faut arracher l'écorce au chêne qui ne tardera pas à en reconstituer une nouvelle. On ne procède pas à cet écorçage avant que l'arbre n'ait atteint 25-30 ans. La première écorce, dite " liège mâle ", trop irrégulière, trop profondément craquelée, ne peut servir à faire des bouchons. Elle alimente l'industrie des produits agglomérés et n'est guère rentable. La seconde écorce, dite " liège femelle ", prélevée dix ou quinze ans plus tard, est d'une qualité supérieure mais ce n'est, dit-on, que la troisième, dix ou quinze ans plus tard encore, qui permet la réalisation d'excellents bouchons et qui laisse ainsi espérer des revenus intéressants. On le voit, il faut plusieurs décennies avant d'espérer tirer un revenu des suberaies. Par ailleurs, si l'écorçage n'est pas régulièrement effectué, l'écorce continue à se développer, le liège est dit " surépais " mais sa qualité est moindre. Quant au liège brûlé, on n'a d'autre solution que de l'ôter pour favoriser le développement d'une nouvelle écorce. Mais il n'a guère d'utilité.
9. Vicens Gironella et François Pous sont tous deux artistes et descendants de bouchonniers. Le liège est la matière première de leurs créations. D'origine espagnole, ayant fui la Guerre civile, Vicens Gironella travaille dans une bouchonnerie toulousaine et occupe ses loisirs à extraire des planches de liège de rebut des bas-reliefs aux motifs souvent bibliques. Jean Dubuffet, découvrant ses travaux, les intégrera dans sa collection de l'Art Brut. Quant à François Pous, c'est dans la bouchonnerie familiale, au Boulou, qu'il a installé son atelier où l'on peut admirer ses sculptures.
10. Anonyme. *Préambule. Les suberaies méditerranéennes*, in Actes du colloque Vivexpo 1992. **Forêt et Liège en Méditerranée**, Vivès, 1992, p. 3.

11. L'*Info Liège* est un bulletin de liaison, édité par l'Institut Méditerranéen du Liège, à raison d'un numéro par an, depuis 1995.
12. ARNAUDIES, Jacques. *Editorial. Info Liège*, 2001, 8.
13. ARNAUDIES, Jacques. *Présentation. Les suberaies méditerranéennes*, in Actes du colloque Vivexpo 1992. **Forêt et Liège en Méditerranée**, Vivès, 1992, p. 4-5.
14. *Les forêts dans les Pyrénées-Orientales. Le chêne-liège dans les Pyrénées-Orientales. Bulletin de conjoncture économique*, 2ème trimestre 1976, p. 38-40.
15. On peut citer l'exemple de Llaurò, distant d'une quinzaine de kilomètres de Vivès. En 1992, la revue **D'ille et d'ailleurs**, " revue trimestrielle réalisée au collège Pierre Fouché d'Ille-sur-Têt ", lui consacrait un numéro spécial. De courts articles s'intéressaient à l'histoire du village (" Du Moyen-Age à la Révolution ", " De la Révolution à nos jours "), à son architecture, (son église, ses rues). Mais un article se taillait la part du lion, occupant à lui seul la moitié du numéro : Llaurò, " un village bouchonnier ". GROSJEAN, Maurice, JUSTAFRE, Roger, SALLES, Guy. *Un village bouchonnier. D'ille et d'ailleurs*, 3ème trimestre 1992, 27, p. 39-71.
16. C'est évidemment le cas le long de la route qui conduit à Vivès, mais également le long de l'avenue principale des Thermes du Boulou.
17. La presse étrangère, suisse et allemande en l'occurrence, a récemment consacré des articles au chêne-liège, illustrés de clichés des techniciens de l'IML, portant des planches de liège.
18. Pour qui a suivi les leveurs dans les sous-bois, l'image fait sourire tant la mise en scène est évidente. Aurait-on l'idée de partir pour la suberaie ainsi vêtu, en grande tenue de ville, montre et gourmette au poignet ? Du reste, le fond fait plus penser à un poster mural qu'à une vraie suberaie !
19. PUIG, Axel. *Une écorce très particulière. L'insoupçonnée richesse du liège. Village Magazine*, janvier-février 2003, p. 28-31.
20. " En fait, il faut remonter aux années 1950 pour comprendre les transformations rapides de la filière liège. Jusqu'alors, on utilisait essentiellement le liège pour le bouchage, les chaussures et l'isolation. A cette époque, chaque village avait son atelier artisanal de bouchons et l'on comptait un bonne vingtaine d'entreprises dans le département. Maintenant, il existe encore des entreprises de bouchons mais plus aucune ne travaille le liège sur toutes les étapes de sa transformation. " PUIG, Axel. *Une écorce très particulière. L'insoupçonnée richesse du liège. Village Magazine*, janvier-février 2003, p. 28-31.
21. La " picasse " est la petite hache dont se servent les leveurs : le tranchant sert à fendre l'écorce, l'extrémité du manche, taillée en biseau, sert de levier pour décoller celle-ci.
22. MICHEL, Noël. **L'homme et la forêt en Languedoc-Roussillon. Histoire et économie des espaces boisés**. Perpignan : Presses Universitaires de Perpignan, 1996.
23. La récolte du liège s'effectue en été, entre juin et août.
24. Rappelons la remarque de Fernand Poirot qui considère que, pour partie, la crise que connaît la bouchonnerie est liée à la difficulté à trouver des " leveurs ". POIROT, Fernand. *L'exploitation des chênes-lièges dans la région de Sorède. Reflets du Roussillon*, Automne-Hiver 1971, 74, p. 19-24.
25. La gravure la plus connue est sans doute celle d'Antoine Piaud, pour le *Magasin Pittoresque*, en 1855 ; c'est du moins celle qui est, aujourd'hui, utilisée pour illustrer les rares articles sur l'histoire du liège et de son industrie.
26. SABATE, Augustin. *De la production de bouchons. Les suberaies méditerranéennes*, in Actes du colloque Vivexpo, 1992. **Forêt et Liège en Méditerranée**, Vivès, 1992, p. 118-121.
27. ARNAUDIES, Jacques. *Editorial. Info Liège*, Automne 2001, 8, p. 1.
28. *Info Liège*, 2003, 9, p. 7.
29. PUIG, Axel. *Une écorce très particulière. L'insoupçonnée richesse du liège. Village Magazine*, janvier-février 2003.
30. Nous respectons l'orthographe du texte original.

31. Le travail saisonnier reste un des grands problèmes auquel se heurte le recrutement des leveurs : à ne faire “ que ” cela, on ne travaillerait que deux ou trois mois par an. C’est pourquoi les leveurs doivent trouver ailleurs un supplément de revenu. Beaucoup sont alors “ forestiers ”. On ne manque pas de relever un paradoxe : d’un strict point de vue économique, cette activité, dite “ de complément ”, est en fait l’activité principale, le “ levage ” devenant “ complément ”. Or, l’inversion sémantique est riche de sens : l’essentiel de la définition de soi est bien d’être “ leveur ”.

32. **Info Liège**, Automne 2001, 8, p. 3.

33. Voir LENCLUD, Gérard. “La tradition n’est plus ce qu’elle était ”. **Terrain**, octobre 1987, 9 ; POUILLON, Jean. *Tradition : transmission ou reconstruction. Fétiches sans fétichisme*, Maspéro, Paris, 1975, p. 155-173 ; POUILLON, Jean. “Plus ça change, plus c’est la même chose ”. **Nouvelle revue de psychanalyse**, 1977, 15, p. 203-211.

34. L’utilisation de ce terme ne doit rien au hasard. En 1977, un an après le grand incendie, paraît un ouvrage d’Adrienne Cazeilles, intitulé *Quand on avait tant de racines*. L’auteur, dans l’avertissement au lecteur de l’édition de 1977, précise le contexte dans lequel elle l’a écrit. “ Tout, dans ce livre, avait été écrit avant le drame. [...] Je n’aurais pas pu, après, parler ainsi de tout ce que j’avais vu disparaître dans l’enfer du brasier géant. Et je n’aurais pas osé écrire certaines mises en garde auxquelles l’événement a donné tellement raison que je me sens presque coupable de ne pas avoir hurlé plus haut et plus fort, hurlé à mort pour me faire entendre ”. Comme à cheval sur la catastrophe, l’ouvrage renvoie, ainsi, aussi bien aux “ racines ” des hommes, qu’à celles des arbres, toutes deux disparues, et pour la même raison : la désertion des “ Catalans ” et leur remplacement par d’autres, qui en ignorent tout. CAZEILLES, Adrienne. **Quand on avait tant de racines**. Canet : Editions Trabucaire, 2003, 1ère édition 1977.

35. Le chêne-liège n’est pas le seul arbre à faire ainsi l’objet d’un investissement identitaire fort : on pourra, à titre d’exemple, et pour ne prendre en considération que la région méditerranéenne, littorale, citer le cas du mûrier dans les Cévennes mais aussi du châtaignier ou encore de l’olivier. DUPRE, Lucie. **Du marron à la châtaigne d’Ardèche. La relance d’un produit régional**. Paris : Editions du Comité des Travaux historiques et scientifiques, 2002 ; CLAVAIROLLE, Françoise (dir.). **Les chemins de la soie. Itinéraires culturels en Cévennes**. Espaces écrits, 1993.

RÉSUMÉS

L’Albret dans le Lot-et-Garonne, et les Aspres et les Albères dans les Pyrénées-Orientales ont été, depuis 1850, avec le Var et les Landes, des hauts lieux de la production du bouchon de liège. Subissant de plein fouet la concurrence du bouchage plastique et les pertes des suberaies d’Afrique du Nord, l’industrie lot-et-garonnaise périclité au cours des années 1960. Les bouchonniers créent alors leur propre musée, une structure à caractère patrimonial qui prend l’aspect industriel pour objet. Il en va différemment dans les Pyrénées-Orientales. La production de bouchons de liège y est toujours présente alors même qu’un mouvement de patrimonialisation a également été engagé. Sous des aspects à la fois économiques et techniques, l’Institut Méditerranéen du Liège, créé au début des années 1990 pour sauvegarder les suberaies en leur offrant des débouchés, apparaît comme une “ machine à fabriquer du patrimoine ”. Délaissant les

ateliers, c'est vers la forêt que se porte son attention. Nous analyserons dans ces lignes les moyens et les raisons de ce choix patrimonial.

The Albret in the Lot-et-Garonne department and the towns of the Aspres and the Albères in the Pyrénées-Orientales have been since 1850, with the Var and the Landes, the leading centres of production of corks for bottles. Since the 1960s, the industry in the Lot-et-Garonne has declined in the face of developing competition from plastic bottle stoppers and on account of the loss of cork oak resources in North Africa. Then the local cork producers created their museum in the Lot-et-Garonne, a structure based on the heritage of cork production taking the industrial aspects of this production as its main object. In the Pyrénées-Orientales, on the other hand, things have taken a different turn. The production of corks for bottles is still active and also developing an interest in its heritage aspects. For economic and technical reasons, the Mediterranean Cork Institute, founded at the beginning of the 1990s in order to preserve the cork oak forests, has sought new commercial outlets and now emerges as a 'heritage-producing machine'. Abandoning the workshops, its attention is now concentrated on the forest. This article sets out to analyse the reasons for this choice of heritage and the means employed to support it.

INDEX

Keywords : Liège, suberaie, bouchon, industrie, Alpes, Albères, Albret, chêne-liège, bouchonnerie, tradition, racines, autochtonie, musée

AUTEUR

VÉRONIQUE MOULINIÉ

Ethnologue, CR1, CNRS, Institut Interdisciplinaire d'Anthropologie du Contemporain (IIAC) -
Laboratoire d'Anthropologie et d'Histoire sur l'Institution de la Culture (LAHIC).
veromoulinie@club-internet.fr